

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Si tu ne veux pas être écrasé, ne rappelle pas le ver de terre par une humilité qui se confond avec la basseur.

Emmanuel KANT

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. .
Six mois	3 fr. "
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal

a Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

LOUIS MALAQUIN

La reconnaissance vraiment sincère est pour ceux que le vulgaire insulte ; la gratitude la plus franche et la plus pure est pour ceux que les crétins dédaignent et que les sots méprisent.

C'est ainsi que tout le peuple niçois, qui pense et qui travaille, manifesta sa douiloureuse admiration pour l'ami véritable que la mort lui ravissait.

Tout ce qui dans la société des jouisseurs, subit la peine et la misère, savait bien que c'était un frère aimable et généreux qui s'en allait et pour lequel, spontanément, s'organisèrent de si belles funérailles.

Aimable, il le fut par son enthousiasme, sa franchise, sa cordialité, son dévouement. Génereux, il le fut plus que tous, car il se dépensa de mille façons et bien au-dessus de ses moyens.

Alors que des êtres pleins de santé, jouissant de la force et de la jeunesse, ne se rendent utiles à rien, ni à personne, ni à eux-mêmes, Malaquin, qui ne se mouvait que très péniblement et à l'aide de bâquilles, était cependant partout où il fallait du courage et de l'activité.

Son intelligence était au service de tous et son corps débile était comme transporté par une volonté extraordinaire au plus sérieux de toutes les luttes, au plus réel des dangers.

Les travailleurs niçois, les syndiqués rouges, ont eu raison de manifester d'une façon significative leurs plus sincères regrets.

Lorsque les charognes de maints gros fonctionnaires niçois, de maints roublards dégoûtants, de maints ouvriers sans conscience, seront menées au pourrissoir municipal, bien des gens qui les auront connus ne se découvriront pas à leur passage. Leur dernier voyage, pour faire sensation, devra être officiel. Le deuil sera de commande, les regrets seront hypocrites.

Certes, nous ne sommes guère portés à glorifier les morts, parce que nous estimons que seul peuvent être intéressants les souvenirs et les œuvres qu'ils laissent.

Malaquin était un esprit frondeur, sceptique et moqueur. Il ne se nourrissait pas de mots. Sa vie fut toute d'action.

Maniant supérieurement l'ironie, il savait malgré tout rester juste et franc. Son langage était fin, mais ce n'était jamais pour caresser, c'était toujours pour flageller.

Ses discours étaient pour les pleutres et pour les lâches le coup de fouet honteux donné aux esclaves. Ils étaient, pour les déçus et les affaiblis, le coup de fouet qui réveille, qui stimule, qui relève.

Je ne voudrais pas répéter ici toutes les louanges des discours funèbres. Que de fleurs ! que de fleurs !

J'aime mieux simplement redire ce qu'un ami sincère a dit si modestement et si brièvement, avec beaucoup d'après :

« On vous a fait de l'anarchiste un portrait effrayant. Eh bien, l'anarchiste, c'est l'homme dont on vient de dire tant de bien ».

Un travailleur qui, aux côtés de Malaquin, risqua les mêmes coups dans les mêmes luttes, au moment des grèves et des caprices arbitraires du gros crétin, maire de Nice, retraga brutalement les faits, établissant les responsabilités de l'assassinat de Malaquin :

« Je viens, dit-il, rendre un dernier hommage à celui qui fut toujours le défenseur des opprimés, à celui qui, en tout temps et en tout lieu, apporta aux déshérités et aux faibles le concours de sa parole, le concours de sa pensée libre et humanitaire ; à celui qui, dans les jours de dangers, n'eut pas honte de se trouver parmi les travailleurs qui revendiquaient leur droit à la vie.

« Malaquin est mort à la peine, victime de son dévouement et aussi de ces assommedes policières de septembre dernier. Oui, il faut le reconnaître et le dire bien haut, Malaquin meurt assassiné par les défenseurs de l'ordre capitaliste et bourgeois, toujours prêts à défendre le capital contre le travail.

« Travailleurs, souvenez-vous de ces journées sanglantes et que la mémoire de Malaquin reste gravée dans notre pensée, qu'elle nous serve de ralliement afin qu'un jour nous puissions le venger.

« Malaquin, ton souvenir restera toujours parmi la grande famille des travailleurs. Que la devise de Blanqui, qui fut aussi la tienne, nous serve de ralliement. »

Un autre camarade, au nom de la Fédération ouvrière des Alpes-Maritimes, parla dans le même sens. Puis aussi un révolutionnaire d'Italie, qui fit, dans sa langue

natale si poétique, un émouvant discours, parlant au nom de la Fédération socialiste italienne.

Quant à moi, je garde un souvenir affectueux du militant admirable qu'était Malaquin. Celui-là ne parlait pas à tout propos et hors de propos. Sa tête blonde de Nazareen ne s'offrait pas en objet de curiosité ; il n'exhibait pas à plaisir son infirmité, mais il montra quand il fallut qu'un corps débile trouve toujours l'énergie et le courage pour l'action utile à tous.

Chez Malaquin, ce n'était pas le désir grotesque de faire ressortir sa personnalité qui le faisait agir et se mouvoir : c'était la conviction généreuse, l'impulsion louable de contribuer à quelque chose dans une action commune.

Il ne fut pas mis à mal en cabotinant devant les argousins du sénateur et maire Sauvan. Il fut assassiné lâchement par des brutes qui ne se montrèrent pas agressives le jour des obsèques, malgré le drapeau rouge déployé qui fait ordinairement peur aux vaches et les affole.

Cependant, si Malaquin l'avait voulu, rien ne semblait l'obliger à prendre parti pour les faibles, les ignorants. Rien ne l'obligeait à se dévouer de plusieurs façons pour organiser et éduquer les travailleurs et contribuer à les faire devenir des individus consciens et révoltés.

Il osa, les ouvriers syndiqués rouges de Nice, de vouloir se souvenir de Malaquin. Son exemple est beau.

Si ses obsèques à Paris avaient été moins familiaires et qu'eussent été prévus à temps comme je le fus moi-même les amis de la première heure, Brieux, Descaves, Barrès, Jean Julien, S. Faure, Malat, etc., etc., nous auraient accompagnés, Malaquin et moi, pour suivre au milieu de sa famille et des amis de celle-ci la dépouille de notre ami Malaquin jusqu'au Père-Lachaise où il repose dans un caveau de famille.

Décidément, tout n'est qu'ironie dans la vie. Malaquin, qui n'eut jamais à lui une cabane en bois durant sa vie, a, maintenant qu'il est mort, une maison de pierres. Penser à cela l'aurait fait sourire. Ceux qui, comme lui, moururent modestement, victimes de la peur et de la cruauté lâche des bourgeois, ont un compagnon de plus. Bien qu'il ne soit pas enterré au Mur des Fédérés, des regrets portés aux martyrs de la Commune, à tous ceux qui luttèrent et moururent pour une belle cause, Malaquin aura sa part ; il fut aussi de ces derniers.

A la famille qu'avait abandonné Malaquin pour se vouer à une autre famille nous adressons l'expression de nos sympathiques regrets. À la petite et si aimable famille qu'il s'était faite nous adressons nos encouragements et à la grande famille ouvrière qu'il aimait nous proposons son exemple.

Georges YVETOT.

NOUS RECEVONS DE NICE

Nice, le 17 juin.

Notre cher camarade Louis Malaquin, l'anarchiste bien connu, est mort à Nice le 15 juin après une longue et douloureuse maladie.

Quoique faible de constitution, Malaquin, qui n'avait que trente-six ans, n'est mort ni d'épuisement ni d'une maladie contagieuse, mais simplement des suites de la tentative d'assassinat perpétrée contre lui par la police le 28 septembre 1903 lors des troubles provoqués par la fermeture de la Bourse du travail.

A cette occasion, notre ami était à son poste de combat parmi les travailleurs. Il parlait avec M. Cluzan lorsqu'une bande de policiers se précipita sur lui et le cribla de coups. Quand il fut enfin arraché des mains de ces brutes, nous constatâmes que son corps était terriblement meurtri et qu'il avait une jambe gravement blessée ; ses bûchettes étaient restées en route. A la suite de cette agression, il resta six semaines au lit. Depuis, chaque tentative qu'il fit pour se remettre au travail le remit au lit.

Terrassé finalement par les lésions internes que lui avaient valu le guet-apens policier, il vient de succomber après deux mois de terribles souffrances que même les soins attentifs et dévoués de son incomparable compagne n'ont pu soulager.

Malaquin habitait Nice depuis dix ans et était, qu'on me passe l'expression, l'âme du mouvement prolétarien et socialiste de toute cette région.

N'ayant pas qualité pour faire les éloges de l'excellent ami, de l'homme érudit et du vaillant révolutionnaire que nous pleurons, je me contente de dire que Malaquin fut un

des meilleurs parmi les bons, un des plus fermes et dévoués parmi les précurseurs de la révolution communiste et libertaire.

Tous les camarades seront de mon avis et les revues et journaux auxquels il collabora, attesteront la véracité de ces paroles.

Parmi les revues et journaux qui le comptèrent comme collaborateur, je ne citerai que la *Revue Blanche*, le *Mercredi de France*, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire*, le *Journal du Peuple*, l'*Aurore* et la *Lutte Sociale*.

Jeudi, le 16 juin, à 6 h. 1/2 du soir, la classe ouvrière de Nice a fait à Malaquin des funérailles comme il ne s'en était encore jamais vu dans cette ville.

Près de trois mille citoyens et citoyennes ont suivi le corbillard qu'embrageait de ses plus un vaste drapeau rouge cravaté de noir.

La police stupéfaite a laissé faire et l'étendard des prolétaires, confié à des mains sûres, a pu, pour la première fois, flotter librement dans les principales artères de notre ville.

A la gare, d'où la dépouille de notre ami a été dirigée sur Paris, plusieurs discours furent prononcés.

La foule s'est écoulée ensuite en acclamant les revanches prochaines de la Sociale triomphante.

Un Proscrit.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Aiglemont, 21 juin.

Mon cher Matha,

Les travaux, cette semaine, m'obligent à ne pas l'envoyer de copie, malgré les questions intéressantes communiquées de H. Godet et de Carré du Havre.

Elles peuvent attendre huit jours sans inconvenienc et j'y répondrai dans un prochain numéro, les travaux de la fenaison une fois finis.

Je t'écris aujourd'hui surtout pour répondre par une simple communication à la note ci-dessous parue dans l'Ere nouvelle, n° 29, où Armand s'est cru obligé de déposer : « Aiglemont. — On nous écrit de différents côtés pour nous informer que les renseignements que nous avons donnés au sujet d'Aiglemont seraient erronés du tout au tout, qu'il ne resterait rien de cette tentative de colonie, etc. Nous ferons remarquer que c'est au Libertaire, comme nous l'indiquions, que nous avons emprunté ces informations. »

C'est, d'ailleurs, Armand lui-même qui m'envoie l'Ere nouvelle, tellement il est certain qu'elle parviendra à la colonie l'Essai-Aiglemont.

Je crois utile d'informer les camarades qui lisent cette revue que notre expérience continue, devient même intéressante, comme tu as pu t'en rendre compte toi-même.

Bonjour de tous.

Bien à toi cordialement.

Fortuné Henry

Reçu pour la colonie d'Aiglemont :
Un camarade de Delville..... 2 "

Le Proletariat Agricole

La théorie de Karl Marx, sur l'évolution agricole, tant au point de vue de la concentration des biens, que de la formation d'un prolétariat rural, se confirme, pour qui examine impartiallement les faits sociaux.

Nous laisserons de côté, pour cette fois, la question de la propriété agraire, qui a fait débiter tant d'absurdités à nos graves économistes, pour ne nous occuper que du prolétariat proprement dit.

Ce prolétariat peut se diviser en trois catégories distinctes : 1^e Professionnels employés à des travaux exigeant une habileté spéciale (vignerons, pépiniéristes, horticulteurs, jardiniers-maraîchers, bûcherons) ; 2^e Domestiques (employés de ferme, laboureurs, charretiers, bouviers et bergers) ; 3^e Journaliers (ouvriers non qualifiés employés à des ouvrages temporaires, battage, vendange, plantation et arrachage de légumes) ; à cette catégorie se rattachent les femmes de journée, employées dans la culture.

Cette division n'est pas arbitraire, elle résulte des faits que j'ai observés, et a pu être constatée par tous ceux qui, comme moi, participent à la production agricole.

Les salaires, dans l'agriculture, comme dans l'industrie, varient suivant les ré-

gions, les travaux, et sont, de même, soumis à des fluctuations résultant de la concurrence, de l'abondance ou de la rareté de la main-d'œuvre.

Autour des grandes villes, on se livre plus particulièrement à la culture des légumes frais et des fruits ; cependant, en certaines contrées où se pratiquait autrefois la culture des céréales, les paysans se sont mis aussi à cultiver des légumes verts, que, malgré le coût du transport, ils livrent à meilleur marché que les paysans des alentours des grandes villes, grâce au bas prix, chez eux, de la location des terres et de la main-d'œuvre.

Si nous disions que, d'un rapport d'une revue agricole de 1894, il résulte que dans le Morbihan, les Côtes-du-Nord et le Finistère, malgré le prix peu élevé des fermages (50 fr. l'hectare) et de la main-d'œuvre (1 fr. 20 à 2 fr. par jour), la culture d'un hectare de terrain, donnant 1,000 kg. de blé, et 1,750 kg. de paille ne donnait que 226 fr. de bénéfice et revenait à 246 fr., que de plus, le peu d'étendue des exploitations, n'y permettait pas l'emploi du machinisme avec profit, si nous ajoutons que, depuis, le régime protectionniste est venu aggraver cette situation, les paysans, victimes de leur besoin d'argent, et pour se débarrasser de leur marchandise, étant exploités par des spéculateurs et obligés de vendre leur blé au même prix, et qu'enfin, les possesseurs des terres, prétextant la prétendue protection, augmentent les prix des locations, on comprendra facilement que les habitants de ces départements aient abandonné une production aussi ruineuse.

Il se sont mis à cultiver des fraises, salades, légumes frais, pour l'Angleterre, et c'est ainsi que Roscoff est devenu un centre important dans cette production, et qu'à Brest, s'est constitué un syndicat pour la vente des fruits et légumes, écoulant chaque jour les produits à Plymouth, d'où ses agents les répartissent ensuite dans tout le pays britannique.

Les frais de transport étant peu élevés, et les ouvriers peu payés, cette exportation crée une concurrence énorme pour les producteurs anglais.

Cette concurrence se manifeste également sur le marché intérieur français ; en particulier sur celui de Paris, elle pourrait avoir de graves conséquences sur les salaires des ouvriers agricoles de la région parisienne.

Les paysans de Seine-et-Oise, producteurs de légumes nouveaux, où les fermages sont les plus élevés, où les salaires sont de 2 fr. 50 par jour pour les femmes de journée, sont concurrencés par des pays pauvres, tels l'Orléanais et la Sologne, habitées par des petits cultivateurs, qui, pour les mêmes raisons que les Bretons, ont abandonné la production des céréales, pour se livrer à celle des légumes frais, qu'ils expédient sur Paris ; leurs fermages étant moins élevés, et les salaires des femmes de journée étant de 1 fr. 50 par jour, ils vendent leurs produits moins cher que les cultivateurs de la région parisienne.

<p

L'organisation du bonheur⁽¹⁾

CHAPITRE III L'ABSURDITE DE LA PROPRIÉTÉ (Suite)

LE COMMUNISME

Et que les successeurs abrutis (noire définition) des « hommes de la Révolution », ne viennent pas nous embêter en se retranchant derrière l'illogisme intangible et sacré de « leurs ancêtres », qu'ils ne viennent pas nous parler au nom de principes faux, arguant en l'espèce, que la propriété est un droit naturel et imprescriptible de l'homme car, nous plaçant alors à ce point de vue, nous leur répondrons :

THEOREME DE LA PROPRIÉTÉ (2)
L'exercice des droits de l'homme conduit à l'abolition de la propriété.

En effet :

— Ou la propriété n'est pas un droit de l'homme ;

— Ou la propriété est un droit de l'homme.

— Si la propriété n'est pas un droit de l'homme, aucun homme n'a le droit, à aucun moment de posséder quoi que ce soit ;

— Si la propriété est un droit de l'homme, tout homme a le même droit que tout autre de posséder effectivement à tout instant, ce dont il a besoin.

— Tout homme, à tout instant, aussi propriétaire que tout autre, cela équivaut à la mise en commun de la propriété.

— Mettre la propriété en commun, pratiquer le communisme, c'est abolir la propriété.

Paraf-Javal.
(A suivre.)

REPONSES DIVERSES

A Georges Paul. — Le problème social peut être énoncé comme suit : « Établissement d'une société où tous pourront à tout instant satisfaire tous leurs besoins raisonnables avec le minimum d'effort. » Il est fou de s'imaginer qu'un pareil problème peut être résolu autrement qu'avec l'aide de la logique (esprit géométrique) et avec le concours de l'arithmétique et de toutes les autres sciences. En dehors de cette façon d'envisager la question, ce que vous appelez le peuple — et ce que j'appelle des ignorants à préjugés — peut se fouliser. Le peuple ne fera rien de sérieux et ne sortira du gâchis que s'il se débarrasse et de son ignorance et de ses préjugés. Nous croyons pouvoir déduire aisément et logiquement les mouvements à faire pour arriver au but que nous nous proposons. Nous les avons indiqués verbalement en détail maintes fois, nous les indiquerons par écrit et vous pourrez les discuter avec nous. Vous terminerez trois colonnes par les mots : « Que faire ? » Si vous ne le savez pas, pourquoi parlez-vous ?

A Almeredy. — D'abord je ne paie pas de loyer. Et puis, même si j'en payais, en quoi ça me dérangerait-il la formule : « Quand il n'y aura plus de locataires il n'y aura plus de propriétaires », ou cette autre formule : « Quand les hommes se refusent à être soldats, il n'y aura plus d'armée. » Cela justifierait plutôt ces formules, car je contribuerai ainsi à faire durer la société actuelle avec les autres locataires jusqu'au moment (révolution) où nous agirions autrement. Les Révoltes sont justement des moments où les hommes cessent tout à coup d'agir d'une certaine façon pour agir autrement. Il faut déterminer ces moments-là et, pour cela, il y a mieux à faire qu'à se mettre à la remorque de bouteurs d'hommes, de « blocards » parlementaires, de marchands d'autorité, de « voteurs » de budgets divers et de préconiseurs de « réformes ».

Au fond je rigole. Vous et d'autres (Merle, par exemple), vous avez un joli défaut : Vous êtes jeunes. Espérons que vous vous en guériez.

A Eug. Drey. — Certainement, il faut aller dans les groupements. Nous allons dans les groupements électoraux et syndicaux pour y montrer aux électeurs et aux syndiques qu'ils se fourvoient, mais non pour y accompagner la besogne électorale et syndicale qui fait durer la société actuelle.

P. J.

Plus ça change...

Plus ça change, plus c'est la même chose. Les promesses s'étaient sur les programmes, s'impléguent au Parlement, se répandent au Sénat, débordent sur le trottoir. Voulez-vous des blagues politiques ? On en a mis partout.

Le troupeau populaire, avec une docilité extraordinaire, une douillette naïveté, malgré les dures leçons de l'expérience, acclame ses bergers.

Il a la servitude dans le sang. Pourvu que ses maîtres le gavent de harangues, le bourrent de discours, il se croit libre. Les vessies députatives lui produisent l'effet de lanternes.

Sous l'Empire, ses représentants luttaient avec des mots contre le pâle César, pendant que ce brigand couronné vidait les artères de son bon peuple en Crimée, au Mexique, en Italie, pour sombrer plus tard dans la boue sanglante de la Meuse, périr dans l'entonnoir de Sedan.

Depuis 1861 jusqu'en 1870, les représentants bonapartistes et les mandataires républicains balancèrent la nation jusqu'à l'école.

— Défense de l'Empire, invocation de la République, à ce jeu de raquette messieurs les vingt-cinq francs brillèrent par leur habileté.

La presse des deux partis se livra des batailles peu dangereuses.

— Napoléon était un brave homme, ou le méconnaissait, il était sorti de l'ordre pour rentrer dans la légalité. Les Parisiens turbulents avaient été un peu étirillés. Grâce au neveu du penseur de Waterloo, la France était heureuse. Les démocrates étaient des esprits impatients. Où pouvaient-on être mieux qu'au sein de la grande famille issue du coup d'Etat ?

Les journaliers, nourris et couchés dans les granges, sont ceux employés aux moissons ou aux batteuses dans la région d'Étampes-Corbeil, parcourue par de nombreux sans-travail parisiens en quête d'ouvrage. Les ouvriers de batteuses gagnent 1 fr. 50 par jour, ils sont payés 2 fr. en Brie et 2 fr. 50 à 2 fr. 75 en Beauce, où la main-d'œuvre est plus rare et les exploitations plus développées. Les tâcherons, journaliers non nourris, payés à la tâche, gagnent des journées moyennes de 4 fr. en Seine et Seine-et-Marne, 2 fr. à 2 fr. 50 dans la Brie.

Le chômage, parmi les travailleurs des champs, si l'on tient compte des arrêts forcés, imputables aux intempéries, n'est pas intense. D'après le bulletin mensuel du ministère de l'Agriculture, en 1903, il est dans la proportion de 7 à 7 % de juin à septembre ; il ne saurait être moindre sans dommage pour la production, cette proportion constituant la réserve nécessaire, en régime capitaliste, pour assurer le travail dans les exploitations contre les vides qui peuvent se produire parmi les ouvriers.

Il résulte de cette étude sur la condition du prolétariat agraire, au point de vue de l'alimentation, des salaires, des conséquences pouvant résulter de la concurrence, la nécessité d'une agitation rurale.

Déjà, les professionnels ont compris l'utilité pour eux du syndicalisme, et le Bulletin déjà cité nous apprend que les bûcherons du centre sont groupés en 67 syndicats ayant près de 6,000 adhérents.

Les vigneronnes du midi ont donné des preuves de leur vitalité, dans les grèves si fameuses, dont la bourgeoisie a si bien compris l'importance que le *Journal des Débats* du 5 février s'exprimait ainsi à ce sujet : « Pour la première fois depuis la Révolution, le pays connaît les troubles agraires. Ce premier essai des révolutionnaires ruraux mérite d'être sérieusement envisagé. »

Le lendemain, la *République Française* se livrait à d'identiques commentaires.

Il n'est pas jusqu'aux socialistes modérés, que ce mouvement a troubler et dans la *Revue Socialiste*, on pouvait lire, sous la signature d'Ellen Preyst : « Ce sont les théories générales, et la tactique du parti socialiste, qui seront transformées par ce mouvement. »

Ces grèves, si les revendications ne fuient pas intégralement appliquées, eurent des résultats appréciables ; les salaires furent fixés à 3 francs pour 7 heures, au lieu de 2 fr. 25 pour 8 heures auparavant ; les gros travaux furent payés 75 centimes l'heure au lieu de 50 centimes, et il fut interdit d'y employer les femmes ; plus de cent syndicats nouveaux se formèrent dans l'Aude, à l'issue de ce mouvement, et il y a aujourd'hui environ 3,000 vigneronnes syndiquées dans le Midi.

La terreur des bourgeois se conçoit donc facilement, car, si la campagne sort de son sommeil séculaire, c'en est fait de la tranquillité capitaliste.

Or ce réveil des populations rurales ne peut que se généraliser, l'organisation corporative des professionnels et domestiques, ouvriers réguliers et sédentaires, est relativement facile ; leur salaire étant menacé, ils seront contraints de se syndiquer, pour soutenir leurs intérêts, et d'agir par tous les moyens ; ce sera le premier pas fait dans la voie de l'éducation sociale des campagnards, et, peut-être, dans les longues soirées d'hiver, y aura-t-il possibilité d'organiser des causeries populaires rurales où seront examinées toutes les doctrines sociales, où les paysans arriveront à se faire des convictions raisonnées et apprendront à se détier des prophètes et fabricants de systèmes, prédisant l'avenir de l'humanité, et constituant de toutes pièces les bagnes où l'on nous écrasera au nom d'un dieu scientifique, ou d'une science officielle divinisée ; ils éviteront ainsi d'être dupés par les catholiques sociaux, comme en Allemagne et en Irlande, ou pour les socialistes, qui se préparent à leur exploitation politique.

Mais, pour que cette agitation soit efficace, il faut que les journaliers irréguliers et nomades y participent ; ces miséreux placés hors de l'activité sociale, ayant une vie à part, ont acquis une mentalité spéciale, ils incarnent leurs aspirations en des personnalités que les événements ont fait surgir du sein de la foule, tels Bonaparte ou Boulanger, ils s'en emparent et les poussent à la dictature ; le césarisme populaire n'a pas d'autre cause que cet isolement des miséreux devant les autres catégories sociales organisées.

De sorte que ceux qui devraient être les plus révolutionnaires n'agissent que pour servir les réactionnaires qui veulent les exploiter, et constituent un péril pour ceux qui veulent, par la révolution, supprimer les servitudes économiques et politiques.

Il faut donc, à côté des travailleurs réguliers, dans le mouvement d'éducation sociologique rurale, laisser place dans nos préoccupations, aussi bien aux petits propriétaires, dont je parlerai plus tard, qu'aux travailleurs irréguliers et nomades, qui seront césariens, ou révolutionnaires, selon que nous les laisserons isolés ou que nous les préparerons à formuler leurs revendications ; faisons leur éducation sociale, si nous voulons éviter qu'un sabre quelconque ne l'accroisse à notre détriment.

Georges Paul.

Un groupe de camarades syndiqués ont décidé la création d'une boulangerie à bases communistes, dans le but de s'affranchir du Patronat et de l'empêcher, par la concurrence qu'ils lui feront, de prélever de scandaleux bénéfices sur la fabrication de l'aliment de première nécessité.

Pour combattre l'exploitation et obliger les patrons à accepter toutes les revendications des parias de la fabrication du pain, le groupe fait appel à tous les hommes conscients qui voudraient bien apporter leur concours à cette œuvre d'émancipation.

Pour les renseignements et adhésions, s'adresser au camarade Grégoire, (Syndicat des Boulangeries, Bourse du Travail), Paris.

Les farouches antibadingueards craient à tue-tête : « Ah ! quand la République sera ! »

— Réformes larges, réformes profondes, abolition des sincères, suppression du budget des cultes, élection de la magistrature, institution du jury à tous les degrés, démocratisation de l'armée, instruction du peuple au point de vue scientifique et manuel, simplification du fonctionnariat, décentralisation communale, sanctification du travail, destruction des monopoles, la hache sur les institutions séculaires, ceci, cela et encore autre chose, c'était une avalanche de désiderata, d'engagements, de surenchères. Les prolétaires en étaient ahuris, écrasés, éblouis.

L'Empire est mort, la République règne. C'est kif kif bourricot. A des batteurs ont succédé des comédians.

Les orateurs, les écrivains du jour ne cessent de promettre, de promettre toujours, de promettre sans cesse ; les engagements s'entassent, les réformes s'accumulent dans les cartons gouvernementaux. L'ané démodé bruit d'enthousiasme, se roule de joie dans la poussière, et les exploiteurs se frottent les mains avec un sourire méphisto-phérique.

— Bravo ! Bravo ! hurlent les électeurs ! Demain, on rasera gratis ; après-demain, tout changera ; la République, débarrassée de ses ennemis, décrètera la félicité universelle. Faisons-lui crédit : tôt ou tard, elle acquittera ses créances. Elle tiendra tout ce qu'elle a promis ; de la patience, que diable ! Le progrès va lentement, mais sûrement. Rien ne sert de courir, il faut patienter à temps.

Voilà pourquoi les Jaurès, les Millerand, les Combes, les Briand, les Gérault-Richard, qui ont le temps d'attendre, une fois mis en demeure de marcher, reculent et conjurent les autres de piétiner sur place. Les tripatoüillages politiques, les compromissions, les sautes-de-vent, les tergiversations, les canailles légales, tels sont les résultats dont les dirigés se félicitent chaudement.

Puisque les autoritaires n'ont ni le courage, ni la possibilité de faire croire à leur sincérité, à l'utilité de leurs programmes, à la justesse de leurs conceptions, que chacun de leurs actes révèle leur peur du présent, leur mépris de l'avenir, leur cuistrie, leur insolence et leur ignorance, qu'ils disparaissent, afin que l'individu, faisant partie rase de tous les préjugés, dise : Moi seul, et c'est assez !

Antoine Antignac.

L'HYGIENE DU CERVEAU

Qui de nous ne se rappelle les heures dégradées du premier enseignement, alors que l'on bourse nos cerveaux come l'on gave des oies, pour arriver d'ailleurs au même résultat, nous donner un trop plein de graisse qui nous ôte toute légèreté et toute initiative.

Mais parmi ces heures, les plus dégradées certes, sont celles consacrées à l'enseignement de la langue, de l'orthographe. Le rôle le plus important lui est attribué et sur six heures de classe au moins la moitié lui est réservée.

Après l'étude aride des voyelles et des consonnes lourdement annoncées, vient l'art de les assembler en syllabes ; et ceci n'est rien en core : on incite l'enfant ahuri, fatigué, aux beautes de la lecture en la personne des dittongues, véritables pièges, le son o s'écritant au, eau, aux, ho, oh ; le son é, ai, eai, ei, hé, le son eu, eux, oeu, le son in, im, ain, aim, ein, hein, etc., etc.

Deux ou trois ans du tout jeune âge sont employés à cet étrange labeur, à ce casse-tête chinois que le signe qui représente le son a, accolé à celui qui représente le son u prend la valeur o, alors que l'enfant trouverait si simple d'employer le signe o qui existe dans la langue.

Ce seul exemple suif et chacun de vous peut se faire le même raisonnement avec les autres dittongues.

Et dans les années qui suivent, surit comme loups à la gorje de l'enfant tout l'arsenal des règles de la grammaire et toutes les bizarries de l'orthographe. Pourquoi en citer ici, alors que chacun sait que tout en conservant à la langue française sa forme élégante, plus de la moitié des règles grammaticales pourraient être supprimées ; et qu'en lui conservant toute sa sonorité, le jeu des doubles consonnes, celui d'une partie des dittongues, la double et triple valeur donnée aux consonnes, les lettres muettes pourraient disparaître.

Un home depuis une dizaine d'années travaille dans un journal le Réformiste à obtenir quelques réformes modestes et c'est à peine s'il réussit malgré tout l'argent, et toute l'ardeur qu'il y consacre à en voir accepter quelques-unes tant la routine est grande.

Et pourtant, quel avantage, et combien de difficultés quasi insurmontables supprimées, quelle sorte de temps perdu aujourd'hui existe à des études plus utiles.

Si encore il n'y avait que le temps perdu, ce ne serait que demi mal. Mais le surmenage imposé au cerveau de l'enfant produit une pléthora dont le résultat est l'atrophie d'une ou plusieurs parties du cerveau.

L'enfant qui a réussi à se gaver de toutes les règles et exceptions à ces règles se croit fort intelligent et devenu home estimé que ne faire de fautes d'orthographe est infinité plus utile que savoir raboter une planche, ou bêcher une plate-bande. Et quelle difficulté pour supprimer l'idée de la supériorité de cet amas de règles indigestes, quand il a fallu y consacrer tant d'heures ennuyeuses, tant d'années de sa jeunesse !

Anna MAHE,

N.-B. — Dans le dernier numéro, 3^e année de la causerie, un passage a été omis. Après : me paraît être souvent lire ; en défaillant. Passons : je ne me sens pas autorisé à engager une discussion, etc.

LA BONNE CASERNE

Comme je déambulais boulevard Rochefoucault, je fis soudain la rencontre de mon ami Socialo. Depuis l'heureuse époque où, ensemble, nous accomplissons ce noble devoir qui, seul, est susceptible d'élever l'âme et de créer des hommes, — je n'avais pas revu mon ami Socialo. Je savais seulement, qu'antimilitariste farouche, Socialo s'était voué à une propagande ardente et continue contre les institutions militaires. L'affaire Dreyfus avait trouvé en lui un champion redoutable du droit. La caserne, ce cloaque d'injures et de turpitudes, en avait vu de toutes les couleurs. Aussi ma joie fut-elle complète en retrouvant de façon aussi inattendue mon vieil ami Socialo.

— Eh ! bien ! et les idées ? ... Ça marche toujours ?

— Ma foi, dit-il, tel que tu me vois, je reviens tout simplement de faire mes vingt-huit jours... Ça ne s'est pas trop mal passé... Ah ! mon cher, que de changements... Qui donc aurait pu prédire cela à l'époque où nous marquions le pas et lancions des coups de baïonnette dans le vide... C'est une vraie transformation... La caserne n'est plus la caserne...

— Vraiment ? demandai-je, avec un sourire d'incrédulité.

— C'est comme j'ai l'avantage de te le dire. De notre temps, c'étaient des corvées, des brimades, des tracasseries, des emmêlements de toutes sortes. Aujourd'hui, tout cela a disparu. Ordre du ministre de la guerre. Autrefois, les punitions pleuvaient à tort et à travers. Maintenant, ayant d'infiger le moindre jour de consigne, c'est tout un travail : les officiers délibèrent, la capitaine est perplexe. Il faut vraiment l'avoir mérité pour que les chefs se décident à se servir. Autrefois, les punitions étaient d'infiger à l'ennemi, maintenant, c'est de la faire au soldat. Maintenant, avant d'infiger le moindre jour de consigne, c'est tout un travail : les officiers délibèrent, la capitaine est perplexe. Il faut vraiment l'avoir mérité pour que les chefs se décident à se servir. Autrefois, les punitions étaient d'infiger à l'ennemi, maintenant, c'est de la faire au soldat.

— Bref, interrompis-je, si je t'en crois, la caserne devient un lieu de délices, la succursale du paradis

main, fit une pirouette et s'engouffra dans le music-hall en siifiant un air connu :
Je suis soldat, soldat de la République...

Victor Méric.

LIVRES A LIRE

L'OEUVRE DE LA SELECTION

... Les brebis bourguignonnes donnaient une laine longue de trois pouces. Daubenton fit venir des bétiers du Roussillon qui en avaient une de six pouces, et s'en servit comme de reproducteurs. Dès la première génération, la longueur de la laine se trouva portée de trois pouces à six ; après sept à huit générations, elle mesurait vingt-deux pouces. Inutile de vous dire que chacun avait eu pour auteurs les meilleurs produits des précédentes, soigneusement choisis (élection), et unis ensemble. Le poids de la toison s'était élevé de six livres (chez le premier bétier), à douze. Je ne parle que de longueur et de poids, mais la finesse et la pureté avaient été également obtenues par les mêmes moyens. Les mérinos espagnols n'ont pas de toisons plus fines.

La belle race bovine de Mauchamp, caractérisée par une laine longue et très soyeuse, sort d'un agneau mâle, chétif et mal conformé, qui naquit en 1827, dans un troupeau de brebis à laine fine, chez un fermier du domaine de Mauchamp. Cet agneau si mal fait se trouva couvert d'une laine admirable, lisse, longue et soyeuse à souhait. Le fermier, M. Graux, comprit l'importance de l'événement ; c'était la fortune qui entraînait chez lui si l'agneau vivait et était employé selon ses mérites. L'avorton fut soigné. Le problème était de lui imprimer ses qualités utiles, de les infuser à tout le troupeau, de faire de l'heureuse exception qui se présentait, le caractère d'une race. Arrivé à l'âge requis, l'animal fut employé comme reproducteur. Parmi ses produits, on choisit pour étalons, ceux qui lui ressemblent le plus. On agit de même avec les produits de cette génération, etc. Le premier agnelage avait donné deux individus claire soyeuse, le second en donna cinq. En 1833, les reproducteurs étaient devenus assez nombreux pour servir tout le troupeau. Bientôt on en eut à vendre. La race de Lauchamp était créée.

On voit, il n'y a pas longtemps encore, dans le Massachusetts (Etats-Unis), un mouton corps allongé, à jambes très courtes, un vrai basset ; c'était l'ancien ou mouton otté en français, mouton loutre. Toute la race revint d'un individu qui, accidentellement, en présente le caractère. La brièveté des pattes l'empêchait de franchir les clôtures, aisément sautées par les moutons bien conformés, qui causaient ainsi beaucoup d'ennuis à leurs maîtres. Celui de cet infinie se dit qu'un troupeau affecté d'une telle incapacité présenterait un sérieux avantage. L'employant comme reproducteur, il en fit la race calquée sur ce prototype...

La création de la race Dishley est le chef-d'œuvre de Bakewell. Un cylindre de laine en mouvement, c'est le dishley vu de loin. Dos horizontal, jambes courtes et fines, disparaissent sous une laine qui descend fort près de la tête et jusqu'à quinze pouces de long (0.4.38) ; tête, pour mémoire, petite et sans cornes : voilà extérieurement le dishley. Bakewell a fait dans le dishley un mouton qui, à égalité de volume, a moitié moins d'os (en poids) et une fois plus de chair qu'au Leicester. Avec ce squelette réduit, ayant donné une peau fine et souple, il a doté d'une telle aptitude à l'engrasement, qu'à trois ans, son dos et ses reins s'couvrent d'une couche adipeuse, comparable, pour l'épaisseur, à celle du lard le plus abondant, et qu'enfin, quelque temps dans la tonte, il faut, deux ou trois fois par an, mettre debout dans les pâturages, si bêtes tombées sur le dos, lesquelles se laisseraient mourir dans cette position faute de s'en pouvoir tirer d'elles-mêmes, à faire des dishleys, des animaux doués d'une telle résistance à l'humidité, qu'ils peuvent pâturent dans des sols gras et aquatiques ; si prolifiques, qu'un bétier suffit par cent à cent vingt brebis, et pendant sept années ! et si féconds, qu'en général on compte, dans ce troupeau, trois agneaux pour deux mères. Il en a fait enfin des procteurs d'une chair si succulente, qu'elle, en Angleterre même, une denrée d'un grand luxe.

La race de Durham, création des frères Coll, autres éleveurs illustres, est la forme même du type idéal de l'animal de boucher dont le dishley est la forme ovine. Le problème des Colling, identique à celui de Bakewell, était de confectionner une raccomptable de produire la plus grande somme en matière alimentaire sous l'unité de volume, et dans le moindre temps possible. Ils réussirent par les mêmes moyens. Au besoin, l'analogie des formes extérieures entreront si différents révélerait la conformité des buts, des principes et des méthodes. Une sorte de parallélisme charnu, monsieur des jambes courtes et grêles ; une tête petite, ornée plutôt qu'armée de cornes alimentaires ; un poil doux et moelleux c'est le durham... Le durham peut, avec sa troisième année, être livré à la boucherie. Pour le lait comme pour la chair, tient le premier rang...

J'arrive au cochon... ces énormes corps cylindriques, portés sur de toutes petites jambes, l'épau tenu, garnie de soies fines et rares, avec l'ossature réduite autant que possible, muscles et graisse développés au maximum, cette dernière accumulée dans tous les organes, une précocité extrême, une extrême facilité pour l'engraissage, et la répétition de ce que nous venons à voir chez le mouton et chez le bœuf, répétition due à l'emploi des mêmes moyens.

Le cheval anglais constitue une création inverse ces précédentes... Chez le cheval, machine faire de la puissance mécanique,

du mouvement, de la vitesse, ce sont, au contraire, les systèmes de la vie de relation qui ont pris le dessus, et, de très haut, sur ceux de la vie nutritive... Le bœuf vivait dans l'inactivité et dans l'abondance ; la bête chevaline n'a reçu qu'une alimentation modérée et a pris un exercice continu. La sélection, appliquée aux reproducteurs, a complété les effets de la nourriture et de l'éducation. Ainsi, ont été donnés au courrier britannique, ces muscles fermes et denses, ces membres secs, ces articulations épaisse et par-dessus le tout, cette sveltesse de formes qui réalisent en lui le contraire de ce dont nous passions tout à l'heure la revue et lui promettent de faire, d'un temps de galop, des enjambées de 5 à 7 mètres et son kilomètre en une minute un tiers...

Comme le physique des animaux, leur moral est modifiable... Un chien qui chasse de race n'est pour nous un bon chien qu'autant qu'il chasse selon nos principes et à notre esprit... C'est un chien comme la nature n'en fait pas ; comme elle n'en eut jamais vu si nous n'eussions été là pour lui en montrer. Un produit d'industrie... Voilà ce qui nous est permis. Nous avons pu rompre les anciennes habitudes de l'espèce canin... nous avons pu lui faire une seconde nature...

Charles Darwin raconte que sir John Sebright, éleveur célèbre, se faisait fort de produire, le bœuf étant pris comme point de départ, quelque plumage que ce fut, en trois ans, et d'obtenir, en six, la tête et le bec qu'on voudrait...

Victor MEUNIER.

[Extrait de Sélection et perfectionnement animal, par Victor Meunier, G. Masson, éditeurs, Paris.]

ÉTUDES FÉMINISTES

L'indépendance économique

La femme peut et doit acquérir son indépendance sexuelle, c'est-à-dire le droit de disposer librement de son corps sans avoir à redouter les rigueurs d'un mari ni le blâme de l'opinion publique. Je suppose que, même après avoir obtenu l'exercice des droits politiques qui doivent le faire, paraît-il, l'égal de l'homme, la femme ne pourra se dire entièrement libre si son corps lui-même est encore la propriété d'un époux, la chose de la morale et les mœurs. Il semble bien que c'est là le point essentiel, le seul point important. La femme vraiment libre ne dépend que d'elle-même et se livre comme il lui plaît, selon son tempérament et selon ses goûts, aux pratiques de l'amour sexuel.

Cette reconnaissance catégorique des droits de la femme dans ce qu'ils ont véritablement d'humain, ne recevra certainement pas l'adhésion des intéressées. Les femmes honnêtes qui se soumettent volontiers aux marchandages des contrats, les femmes vertueuses qui prennent part aux petits jeux innocents qu'on appelle « flirt » dans le grand monde et « pelotage » chez les ouvriers, les femmes entretiennent qui trouvent dans l'amour clandestin, dans l'adultère, une compensation à la monotonie du mariage et au savoir-faire limité de l'époux, les demi-vierges et les fausses vierges trouveront ma proposition profondément indécente.

Cette proposition constitue cependant, pour la femme qui veut s'affranchir, un but bien précis et qui ne laisse aucune équivoque : la femme émancipée ne dépendra intégralement que d'elle-même. Pour atteindre à ce but, il est donc indispensable que la femme puisse se libérer du mariage. Admettre le mariage, c'est reconnaître et approuver la servitude sexuelle ; se marier, c'est renoncer à la possibilité de disposer de son corps à sa guise ; prendre un mari, c'est donner à un homme le droit indiscutable et exclusif de réserver ce corps à la satisfaction de ses besoins charnels.

En se libérant du mariage, la femme trouvera devant elle et devra compter avec deux éléments différents qui s'appellent l'amour et la maternité. Il sera impardonnable de les négliger mais nous les aborderons une autre fois. L'important, aujourd'hui, consiste à rechercher et à étudier quels sont, parmi les moyens proposés, ceux qui paraissent susceptibles d'aboutir et de donner des résultats efficaces.

Le but de nos efforts révolutionnaires consiste surtout et avant tout dans l'assurance pour tous les individus, quels que soient leur nationalité, leur croyance, leur couleur et leur sexe, de trouver dans la société future l'indépendance économique. Une organisation quelconque, que nous n'avons pas à discuter ici, donnera à chaque être humain la possibilité de se mouvoir et d'agir en toute liberté économique. La femme ne sera donc pas exclue des avantages que nous y trouvons certainement.

Mais qu'elle puisse trouver cette indépendance économique absolue dans la société actuelle, c'est un argument féministe qui ne se discute même pas, tant il est absurde ; les faits nous montrent d'ailleurs combien la femme commence à prendre part dans la lutte économique. Les besoins nécessitent par deux individus au minimum, s'affirmant souvent supérieur au gain obtenu par un seul, il est conséquent et logique que la femme soit jetée au même titre que l'homme sur le marché du travail et subisse comme lui les alternatives de la hausse et de la baisse. Cet état de choses, rendu inévitable par les conséquences du régime capitaliste, ne constitue pas précisément une améliora-

tion dans le sort de la femme, mais crée pour elle une situation nouvelle que l'on peut apprécier à différents points de vue.

Le Féminisme, dans l'intérêt immédiat de la femme destinée au mariage, aurait pu organiser la résistance et conseiller de désertuer en masse les ateliers et les bureaux pour cesser de faire à l'homme une concurrence désastreuse et dégradante, pour revenir au foyer et y reprendre le rôle de garde-maison et d'éducatrice. Mais le féminisme n'étant pas, comme on l'a dit, une partie de la question sociale, le Féminisme n'étant surtout qu'un mouvement superficiel qui se contente d'un peu près et s'engage dans telle ou telle voie sans trop savoir pourquoi, a trouvé plus simple et plus facile de suivre le courant et d'engager les femmes à pénétrer le plus possible dans l'enfer industriel. Belle théorie qui consiste à bien recommander, à celui qui fait une chute, de ne pas s'arrêter avant d'avoir touché le fond du gouffre. Intérieur délaissé, enfants abandonnés à eux-mêmes, promiscuité malsaine de l'atelier, fréquentation des bars, alcoolisme. La dépression morale qui atteint l'ouvrière n'a aucune raison pour épargner l'ouvrière. Dans cet aboutissant fatal, je ne vois pas du tout où réside l'indépendance économique qui devrait résulter du travail féminin. Désormais, dans les classes productrices, l'homme et la femme traînent fraternellement le même boulet et leurs misères communes devraient les rassembler pour la résistance, malgré les féministes qui viennent leur prêcher l'antagonisme des sexes.

Cependant, il faut reconnaître que certaines femmes arrivent à gagner un salaire suffisant pour vivre. Ce sont des privilégiées qui pourraient, grâce à leur situation exceptionnelle, s'affranchir de la domination masculine. Économiquement, celles-là n'ont pas besoin de l'homme et pourraient livrer un rude assaut à l'institution du mariage. Leur indépendance économique, selon la version des féministes, devrait leur préparer et leur faciliter l'indépendance intégrale. En attendant, elles se servent de leur salaire, relativement élevé, pour attirer un mari dont la situation soit proportionnée à la leur.

Loin d'envisager son émancipation, la femme munie de son indépendance économique s'arrange généralement pour qu'elle lui serve à faire ressortir sa valeur commerciale.

Plus une femme gagne d'argent, plus cher il faut l'acheter.

Henri Duchmann

Nous prions instamment les camarades dont l'abonnement est expiré, de renouveler directement afin d'éviter les frais qu'entraîne le recouvrement par la Poste.

FAMINE ET PESTE

L'une des principales conséquences de l'introduction de la civilisation européenne aux Indes est sans contredit la famine.

On se souvient encore de la terrible année 1900 : à cette date, quarante à cinquante millions d'Hindous subirent les horreurs de la famine pendant de longs mois. Beaucoup en moururent et leurs cadavres généralement laissés sans sépulture répandirent sur le pays la peste, cette autre conséquence — un bourgeois dirait « cet autre bienfait » — de la civilisation européenne.

L'année 1900 ne fut pas la première qui vit ces effroyables charniers. En réalité, la Famine et la Peste existent à l'état perpétuel aux Indes ; leur intensité seule varie avec les époques.

A l'heure actuelle, on signale une recrudescence de la Famine ; bientôt on signera une recrudescence de la Peste. Quelques lignes dénichées par hasard dans les journaux nous apprennent que des milliers d'Hindous succombent journallement par suite du manque de nourriture ; dans la région du Pundjab seule il en meurt quatre mille.

Quatre mille par jour ! Un rien, quoi !

Le plus épouvantable dans cet état de choses c'est que l'Hindoustan est un pays

excessivement riche et qui semblait fait pour rendre heureux ses habitants. Son climat et son sol en font un des plus productifs du monde ; les plantes les plus variées y poussent avec une vigueur étonnante ; la végétation y est plus luxuriante qu'aucune autre partie du globe.

Comment se fait-il alors que les indigènes — qui ne sont pas tout à fait des sauvages puisqu'ils ont une civilisation dont le début est antérieur à celui de la nôtre — y meurent de faim par millions ?

C'est que toutes ces richesses qui les entourent ne sont point à eux. Elles appartiennent aux Anglais qui les ont conquises les armes à la main. Le commerçant, l'industriel, le capitaliste anglais qui, peut-être, n'a jamais mis les pieds dans sa colonie y est maître et seigneur. Il a là ses propriétés, ses usines, ses navires, ses esclaves qui lui rapportent de grosses sommes d'argent chaque année.

Si la terre y est fertile, c'est pour lui qu'elle travaille. Si le coton, l'opium, l'indigo y sont autant de sources de richesses, c'est pour lui permettre de remplir sa caisse. Si le riz croît à merveille, c'est pour qu'il puisse arrondir son bedon et non pour nourrir les enfants du pays.

Il est possible alors de se faire une idée — oh ! bien faible — de la misère qui doit régner parmi les Hindous et point n'est besoin d'avoir visité leur pays pour comprendre qu'il renferme des familles et des pestiférés.

Et maintenant une question se pose. Que fera-t-on pour soulager ces malheureux ? Rien sans doute. Le monde capitaliste anglais est bien au-dessus de ces petites misères. En quoi cette question peut-elle l'intéresser ? Tous ces meurtres de faim le laissent parfaitement indifférent.

D'ailleurs, n'est-ce pas là ce qu'il appelle civilisation et plus particulièrement colonisation ?

Il a commis et commet encore beaucoup d'autres atrocités au nom de cette civilisation.

En Australie il extermine par le fer les nègres qui se montrent réfractaires au progrès.

Au Transvaal il s'est emparé de mines d'or à l'aide de fusils et de canons. Dans ces mines, il a fait travailler les Cafres, et comme ceux-ci sont également réfractaires au progrès, il va bientôt les remplacer par deux ou trois cents mille Chinois, plus travailleurs, plus dociles et qu'il pourra maltraiter et torturer à loisir.

En Asie même, il civilise en ce moment. Une armée, opérant au Tibet, lui acquiert chaque jour de nouveaux territoires. Le charnier hindou n'est pas encore assez grand, il va lui donner plus d'étendue.

Et c'est toujours de la civilisation !

Il faut même reconnaître que les Anglais ont un génie civilisateur supérieur à celui de leurs concurrents des autres nations puisque leurs possessions s'étendent sur une grande partie du monde et qu'en ce qui concerne l'Hindoustan, ils ont réussi après moins de deux siècles de domination, à le moderniser.

N'est-ce pas en effet bien fin de siècle — ou nouveau siècle — cette famine organisée sur une vaste échelle ? Cela ne répond-il pas exactement à l'état actuel de notre société qui veut que, dans chaque région, dans chaque ville, dans chaque village, des foules de pauvres hères manquent même de l'indispensable auprès de quelques parasites ventrus et fainéants ? N'est-ce pas enfin le tableau un peu exagéré de notre vieille Europe et particulièrement de Londres où chaque hiver des centaines de milliers de sans travail traînent leurs guenilles ?

En vérité, il n'y a pas de quoi choquer la morale bourgeoise, et l'on peut être sûr que les partisans de cette morale n'interviennent pas plus en faveur de leurs victimes des Indes qu'ils ne sont intervenus en faveur de leurs victimes d'Australie, du Transvaal ou d'ailleurs.

Pourtant il peut se créer en Angleterre un mouvement d'opinion en faveur des Hindous ; en admettant que ce mouvement devienne assez puissant, l'aristocratie anglaise consentira à reconnaître que tout n'est pas pour le mieux. Elle fera son possible pour remédier au mal. Elle fera la charité...

Et alors on verra de grandes dames, de jolies misses qui dépensent quotidiennement pour l'entretien de leurs toilettes, de leurs équipages, de leurs toutous ou de leurs domestiques l'argent suffisant à la nourriture de centaines d'affamés, s'apitoyer sur le sort des malheureux et donner quelque menue monnaie pour leur soulagement.

On verra de graves et dignes gentlemen, archimilliardaires, se délester de quelques pence, de quelques shillings, avec la conviction d'avoir bien mérité de l'humanité souffrante.

L'argent ainsi recueilli, sera envoyé là-bas et, s'il ne s'égare en route, il servira à prolonger l'agonie de ceux à qui il est destiné, car, il ne faut pas se le dissimuler, si le fléau est atténué pendant quelque temps — ce qui est très douteux — il ne sera pas détruit, il reprendra bientôt avec autant de vigueur. Pour le combattre efficacement, il n'y a qu'un remède et c'est à ceux mêmes qui souffrent du mal qu'il appartient d'appliquer ce remède.

Si tout ne concourrait pas à abraser le peuple hindou, s'il avait conscience de sa force il n'admettrait pas bêtement qu'on le fasse périr par la faim. Alors que tout respire la vie autour de lui, il ne se laisserait pas choir lamentablement au coin d'une hutte ou sur le bord d'un chemin ; sa chair réduite à l'état de charogne génératrice de maladies pestilentielles n'irait pas monceailler le peuple.

Non. Il prendrait ce qui lui manque, là où il se trouve, il ferait rendre gorge aux voleurs qui le tiennent sous leur coupe et les chasserait de chez lui.

Il serait étrange que les deux cent cinquante millions d'Hindous ne réussissent pas, dans un mouvement de révolte, à se débarrasser des quelques milliers de soldats, fonctionnaires et autres parasites qui le pressurent.

Ce remède est simple ; il serait aussi le seul efficace. Peut-être sera-t-il employé un jour...

Auguste L.

A travers les livres

« Eldorado » de Paul Brutat (Albin-Michel)

Dans une langue très simple, souple et colorée, exempte des procédés habituels aux

L'image fidèle de l'existence bourgeoise, vide et toute d'égoïsme.

Mais voilà qu'un beau soir, la tempête éclate. Adieu les convenances ; les visages se montrent sans fard et sans masques : l'animal réapparaît. C'est la peur qui affole les bourgeois. Un incendie se déclare : le vent hurle, les vagues clamant et dans la nuit qu'il éclairent les flammes rougeâtres, les passagers épouvantés, se précipitent de tous côtés, cherchent une fuite impossible. Et l'on assiste à la destruction de tous les préjugés, à l'anéantissement de toute morale ; chacun, voulant utiliser sa dernière minute, ne s'occupe qu'à assouvir, une fois encore, ses passions.

L'équipage ayant péri entièrement et l'*Eldorado* abîmé sur les rochers, personne n'est là pour commander. Il n'y a plus d'autorité. Alors surgit la brute, Marzouk qu'on avait, un soir, chassé honteusement des premières. Dans le désordre qui règne, il s'impose, s'entoure de partisans, et par la terreur, instaure le règne de la force brûlante. Il commence par occuper la plus belle cabine, se tait dans les victuailles la part du lion, puis choisit parmi les belles dames celles qui lui plaisent. Aucun n'ose se soulever : tous subissent sa tyrannie.

Peu à peu cependant, les vivres s'épuisent et les passagers, voyant venir la fin, décident de se jeter à la mer après un dernier et monstrueux repas. Et, au moment où, ivres, ils se vautrent dans la plus sale débauche, un navire apparaît à l'horizon. C'est la délivrance.

De retour en France, pas un des bourgeois n'ose accuser Marzouk, leur ancien tyran. Les femmes surtout, l'accèdent de se faire ! Ils feront mieux ; loin de l'accuser, ils loueront sa conduite, ils le poseront en héros, en sauveur et Marzouk, décoré de la Légion d'honneur, répond à ceux qui l'accablent : je n'ai fait que mon devoir. Un peu après, on le retrouvera à la fin du volume, au moment où des policiers brutalisent Lola, qui étend la main et prononce sentencieusement : voilà ou mène l'inconduite.

Maintenant quelle conclusion le lecteur doit-il tirer de ce roman ? Evidemment, avec ce troupeau de brutes, de bourgeois ignares que ne tente aucun souci de beau et de justice ; avec la cargaison lamentable qu'emporte l'*Eldorado*, il fallait s'attendre à semblable résultat. Est-ce à dire, que, dans la société, il est nécessaire de perpétrer l'autorité, de sauvegarder les institutions ? Qui donc empêchait l'auteur d'introduire en son roman, en place du pâle et faible rêveur qu'est André Lamel, un libertaire ardent et volontaire, qui d'un coup de revolver pouvait abattre la brute malfaissant. C'eût été alors le règne de la raison et non celui de la force.

En réalité, il devient facile de résoudre un problème, lorsqu'en a soigneusement choisi les éléments et qu'on l'a formulé en vue d'une solution arrêtée d'avance. Autre chose serait de poser le problème sérieusement, nettement, quelle que soit la solution qu'il comporte. Et, encore, si dans la tempête qui assaille l'*Eldorado*, l'auteur a voulu symboliser la Révolution sociale, il a oublié que la tempête vient des dehors, indépendante de la volonté humaine, au lieu que la Révolution est le geste d'un peuple conscient, décidé à conquérir sa liberté.

Certes, nous sommes des avis de Paul Brutat. Avec les bourgeois de l'*Eldorado*, l'autorité trouve sa justification ; les institutions ont leur utilité. Mais c'est justement contre cette bourgeoisie ignoble et hypocrite, que nous tenterons la Révolution définitive que les anéantir à jamais. Et, en attendant la disparition des brutes qui constituent le seul obstacle, nous continuons à œuvrer pour créer des individus et abattre l'Autorité.

Victor Méric.

AGITATION

LORIENT

On se souvient de la récente grève des ouvriers menuisiers, charpentiers et maçons et de la manifestation du 1^{er} juin au cours de laquelle, par une coïncidence bizarre, un incendie se déclara

dans l'immeuble de l'entrepreneur Moreau. Nombre de travailleurs furent arrêtés, et, si la plupart ont été relâchés, les principaux militants sont toujours en prison. Le président du Comité de la grève des maçons, Tiffion, vient d'être condamné à trois mois, pour entrave à la liberté du travail ; Le Goff, président du Syndicat des menuisiers-charpentiers, a écopé pour cinq mois et, comme si cela n'était pas suffisant, on instruit du 1^{er} juin.

D'autres travailleurs, ont été ou seront condamnés à des peines différentes.

On se demande où veut en venir le patronat. Son intention, est-elle de pousser à bout les travailleurs ? En ce cas, qu'il le sache, malgré les gendarmes et les soldats qui gardent Lorient comme une ville assiégée, les grévistes sont résolus à aller jusqu'au bout et à employer tous les moyens.

NICE

A la suite de la manifestation des employés de tramway, au cours de laquelle une bagarre s'est produite, samedi dernier, six ouvriers ont comparu devant le Tribunal, qui les a condamnés à des peines, variant de un à quatre mois de prison, *sans sursis*.

Le résultat de ces rigueurs excessives, c'est que le Comité de la grève qui acceptait déjà l'arbitrage, refuse maintenant toute espèce de pourparlers. Les dockers de Nice sont prêts à se mettre en grève pour appuyer le mouvement, et il paraît qu'ils seront suivis par les dockers de Marseille et de Gênes.

Toujours adroites, les autorités.

RUSSIE

Le général Bobrikoff, gouverneur général de Finlande, vient de succomber victime d'un accident du travail. Au moment où il entrait au Sénat à Helsinki, le fils du sénateur Schumann tira sur lui deux coups de pistolet dont l'un lui fit une blessure mortelle à l'estomac.

Bobrikoff, l'homme à tout faire du gouvernement russe, meurt victime du régime d'arbitraire et de tyrannie qu'il avait pour mission d'appliquer à la Finlande. Pendant quatre années de répression sauvage, il exécute les mesures de russification par lesquelles le gouvernement impérial anéantissait l'autonomie finlandaise. Il y a à peine trois mois, il demandait que ses pouvoirs fussent renforcés et rendus plus efficaces contre la propagande subversive. Il réclamait le droit de suspendre à son gré les publications périodiques, d'interdire l'entrée en Finlande des périodiques étrangers, d'appliquer le système du caviar, en vue de supprimer dans les livres ou revues, les passages gênants, etc... Cette loi était toute prête à être signée et promulguée.

Il est question de remplacer Bobrikoff par le gouverneur de Vilna, Wahl. Ce serait remplacer la brute par le tortionnaire. Le gouvernement de Pétersbourg hésitera peut-être.

A Odessa, la crise industrielle et commerciale s'aggrave de jour en jour. Après la série de banqueroutes, des petites maisons de commerce, c'est le tour des grandes et solides maisons qui cassent leurs païements.

Plusieurs usines et fabriques ont cessé le travail. Dans un des faubourgs de notre ville, à Moldavanka, le *typhus de famine* sévit. On constate journallement de nombreux décès.

La Tribune russe annonce que M. Amfilakor, journaliste cependant modéré, vient d'être déporté pour trois ans dans les gouvernements du Nord. Amfilakor a déjà subi une déportation en Sibérie pour un article sensationnel intitulé : *Romanof-Obmanof* (Romanof le Menteur.)

Mme Borman, condamnée dans le procès Anitchkov, a deux ans et demi de prison, vient de s'évader.

ALLEMAGNE

Le Tribunal de Sarrebrück, vient de condamner à trois mois de prison, le mineur Kramer pour avoir rédigé et distribué deux brochures de propagande, où étaient dénoncés les procédés d'ex-

ploitation de l'administration des Mines d'Etat du bassin de la Saar. Naturellement, le Tribunal ne conteste ni les documents, ni les chiffres statistiques invoqués par l'auteur ; mais il incrimine les conclusions. Tout le procès a été conduit avec une partialité inouïe. Cette brutale condamnation aura certainement une répercussion dans le monde des mineurs.

ESPAÑE

La grève des boulangers à Bilbao s'aggrave de jour en jour. Une collision a eu lieu entre les grévistes et les ouvriers qui ont continué le travail. Des coups de feu ont été échangés : il y a deux blessés.

A Barcelone, la grève des coiffeurs prend une extension de plus en plus grave. Voilà les patrons qui s'en mêlent et parcourent la ville en exigeant la fermeture des établissements, dont les propriétaires ont consenti à discuter les demandes des grévistes. S'il s'agit des ouvriers, on crierait à l'atteinte à la liberté du travail, mais comme ce sont les patrons qui sont en cause, l'autorité n'intervient que mollement, en faveur des patrons coiffeurs qui réclament sa protection.

ITALIE

A la suite de l'assassinat de quatre ouvriers, accomplies lors du massacre de *Cernigola*, par la gendarmerie, la Bourse du Travail de Spezia, vient d'envoyer à toutes les bourses du travail, fédérations de métiers, etc... une circulaire par laquelle elle les invite à se concerter, en vue d'un grève générale, si le gouvernement ne se décide pas à accorder complète satisfaction aux familles des victimes, ainsi qu'aux ouvriers arrêtés.

ARGENTINE

Il nous arrive quelques renseignements sur la journée du 1^{er} mai à Buenos-Aires. Les manifestants au nombre de vingt-cinq mille défilent dans les rues, entre une haie de pompiers. Arrivés Placeo de Julio (place de Juillet), des compagnons décrochent quelques chevaux de tramways. Aussitôt les policiers à cheval ferment sur les travailleurs qui répondent par des pierres. Les policiers sortent leur revolver et un véritable feu de salve commence. Un jeune compagnon italien qui vendait des journaux fut pris comme cible par un policier qui lui déchargea plusieurs coups de revolver. Il tomba, les deux jambes atteintes.

Après quoi, les policiers rassemblés autour de la statue de Mazzini, firent feu sur la foule, ne s'arrêtant qu'après avoir épousé leurs cartouches. Il y a eu environ cent cinquante blessés.

Il faut dire qu'ici, la police est particulièrement redoutable. Recrutée dans la Pampa, elle se compose d'hommes à la peau bronzée, des métis cruels et sanguinaires, qui, depuis leur jeunesse, n'apprennent qu'à manier les armes et à monter à cheval.

Voilà donc encore une journée sanglante qu'il faut ajouter à la liste qu'on croyait close du 1^{er} mai.

COMMUNICATIONS

Controverse sur le Féminisme

Le mercredi 15, aux *Causeries Populaires du XX^e*, Duchmann a fait, sur le Féminisme, une causerie très intéressante dans laquelle, développant sa thèse du *Libertaire*, il s'appliqua à démontrer que le Féminisme, avec son bagage de revendications réformistes, ne pouvait être qu'un mouvement partiel, un mouvement politique qui, loin de résoudre la question sociale, ne faisait que la compliquer.

Cette causerie, hachée d'interruptions, provoqua une répartie de Mme Cleyre Yvelin qui vint à la tribune pour affirmer franchement et au nom de nombreuses femmes, que, contrairement aux dires de certaines féministes, le Féminisme était bien réellement un mouvement anti-masculin. C'est sur cette donnée nouvelle que s'engagera la prochaine causerie du camarade Duchmann, qui aura lieu mercredi prochain 29, et à

laquelle prendront part Mme Cleyre Yvelin et Libertad.

Union Bellegilloise, U.-P., du XX^e arrondissement, 9, cité de Génés (67, rue Julien-Lacroix). Mardi 28 juin, à 8 h. 1/2 du soir, Cours de dessin pour les enfants ; Vendredi 1^{er} juillet à 8 h. 1/2 du soir, Cours de musique pour les enfants ; Samedi 2 juillet, à 9 heures, L'expulsion du local, le 8 juillet, sera discutée.

Lundi 27 juin, à 9 heures, salle Jules, boulevard Magenta, réunion importante de camarades pour s'entendre au sujet du lancement d'un manifeste pour le 14 juillet.

Samedi 25 juin, à 9 heures précises, Salle Ludo, 86 avenue de Clichy (entrée, 9, rue St-Jean).

GRAND MEETING DE PROTESTATION contre l'expulsion des réfugiés russes, Bourse et Krakoff et l'emprisonnement arbitraire des grévistes de Neuilly (Nord), sous la présidence du citoyen

E. VAILLANT, député de Paris ; avec le concours du citoyen Marcel Sembat et docteur Merlier, député ; Roubanowitch, délégué des socialistes révolutionnaires russes ; Remay, délégué des socialistes russes, A. Wim, délégué du P.O.R.S. ; Louis Dubreuil, secrétaire du P.S. de F. Melgrani, Roque, délégués du P.S. de F.

Pris d'entrées : 0 fr. 30 centimes pour frais d'organisation.

Entre gratuite pour les citoyennes.

Causerie Populaire du XX^e, 5, cité d'Angoulême.

Mercredi, 29 juin 1904, à 8 h. 1/2 : Féminisme et Antiféminisme, par Cleyre Yvelin et Henri Duchmann.

Causeries Populaires du XVIII^e, 30, rue Muller.

Vendredi, 24 juin, à 8 h. 1/2, cours d'espagnol.

Lundi, 27 juin, à 8 h. 1/2, les Théoris Anarchistes.

L'Education Libre, 26, rue Chapon.

La Bibliothèque sera fermée jusqu'au 21 septembre prochain ; les camarades ayant des volumes en main, peuvent les rapporter chez la concierge.

Si cela continue, nous nous verrons obligés d'abandonner notre initiative de la brochure à distribuer ; lorsque nous avons entrepris cela, nous pensions faire œuvre utile, mais maintenant, vu l'indifférence, nous voyons que nous nous sommes trompés, ceci est regrettable, mais tant pis nous attendrons encore quelques semaines, puis nous cesserons si nous ne pouvons l'éviter.

DAVIERTZ.

LYON. — *Les libertaires* sont invités à assister à une réunion privée le dimanche 26 courant, à 2 heures, au café Bordat, salle du 1^{er}, 17, rue Paul Bert.

Milieu-livre de Provence. — Jeudi 30 juin, à 9 heures du soir, réunion des adhérents. — Communications diverses.

GRENOBLE. — *Bibliothèque d'Etude Libre*. — Les camarades qui ont des livres en mains depuis fort longtemps, sont invités à les rapporter au camarade Guinet, rue Saint-Laurent, 69.

Il est regrettable que les camarades qui ont des livres ne soient pas plus conscients car parmi eux, il y en a qui ont des ouvrages depuis des mois, tandis que d'autres attendent pour lire.

Nota. — Les camarades libertaires sont prévenus que, comme par le passé, les unions ont lieu tous les samedis et lundis, aïen café Rossel, rue Pasteur, à 8 heures du soir.

Invitation est faite à tous les lecteurs des journaux anarchistes.

PETITE CORRESPONDANCE

Lucien Bernard, ayant quitté Oran, prie les camarades en correspondance avec lui de ne plus lui écrire jusqu'à nouvel avis.

La camarade Régina est priée de bien vouloir rapporter le livre : « *La fille Elisa* » à la réunion du lundi 27, chez Jules.

Ramazon (Ohio). — Avons reçu abonnement, merci.

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DEFRENCE	
Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert.)	3 » 3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert.)	3 » 3 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert.)	3 » 3 50
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier)	3 » 3 50
Le Trésor des Humb's (Maurice Maeterlinck)	3 » 3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg)	1 35 1 50
Les forces tumultueuses (E. Erhardren)	3 » 3 50

LIBRAIRIE P. V. STOCK

La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition.	75 3 25
Autour d'une vie (Kropotkin)	75 3 25
L'Amour libre (Ch. Albe)	75 3 25
L'Individu et la Société (grave)	75 3 25
La Société future (grave)	75 3 25
L'Anarchie, son but, ses moyens (grave)	75 3 25
La Grande famille (grave)	75 3 25
Dieu et l'Etat (Bakounine)	75 3 25